

Une question internationale inattendue.

Il y a longtemps de cela—de 30 à 35 ans, si nous avons bonne mémoire—il y avait, ici et ailleurs, en Amérique comme en Europe, un axiome que tout le monde acceptait et proclamait comme une vérité d'évangile. On en attribuait même la primauté à M. de Bismarck. On ne se trompait qu'à moitié, car, s'il ne l'a pas inventé, il l'a certainement popularisé.

«La question de la suprématie, dans l'Europe occidentale, se résoudra en Extrême Orient.» Eh bien, la question a été posée depuis, mise en discussion; elle a été l'occasion d'une guerre sanglante, désastreuse entre le Japon et la Chine, et la question n'a pas été résolue. La solution en est encore réservée à l'avenir. Le fameux prophète de malheur était dans l'erreur.

On s'est imaginé plus tard que c'était la guerre hispano-américaine qui allait enfin donner une solution quelconque au problème qui inquiète tous les esprits dans l'ancien monde. Ici encore, il y avait erreur. Les épreuves de la diplomatie avaient fait fausse route.

Plus récemment encore, une lutte s'est engagée entre les Boers du Sud de l'Afrique et la puissance ubiquiste de la Grande-Bretagne. Là encore les diplomates ont cru voir une occasion de conflit international; ils se sont trompés une fois de plus.

Si les Boers l'emportent, ce sera uniquement à leur courage, à leur patriotisme, à leur intelligence qu'ils le devront.

Jusqu'ici, aucune puissance européenne ne s'est intéressée à leur cause. Mais un peu plus haut que le pays des Boers, sur la côte occidentale de l'Afrique, en plein Continent Noir, surgit soudain une question tout-à-fait inattendue. Quelques noirs, venus de l'Amérique qui ont fondé jadis une République qui, jusqu'ici, semblait morte-née. Le fait est que, des les premières années de sa fondation, elle s'était trouvée insolvable et incapable de faire face à ses obligations. Aussi, depuis plus de 20 ans, était-elle considérée comme une quantité négligeable sur la carte du globe, et indigne de préoccuper les autres nations.

Mais voici que par suite du développement de quelques industries nouvelles, elle se relève et prouve qu'elle est en état, non seulement de se maintenir elle-même, mais de rendre des services aux nationalités de l'Europe et de l'Amérique.

Assistés, tous les gouvernements jettent sur elle des regards de convoitise. Tous lui tendent la main, tous se croient des droits à la protéger, à leur profit, bien entendu.

C'est ainsi que surgit tout à coup la plus étrange des questions diplomatiques et internationales, la question de la République de Libérie, entourée de colonies appartenant aux premières puissances de l'Europe qui prétendent avoir des droits sur elle. L'Angleterre la convoitise et voudrait l'acquiescer. La France est sa voisine immédiate et serait bien aise d'en avoir le protectorat. Quant aux Etats-Unis, ils ont sur elle des droits qu'il est difficile de contester, puisqu'elle a été fondée par des noirs qui étaient des citoyens américains.

Tout le monde diplomatique s'émeut en ce moment, à propos de cette petite république. Il se fait curieux de voir surgir, sinon une guerre générale, au moins un conflit diplomatique sérieux, à propos de cette république embryonnaire et d'une question de caoutchouc; car c'est la production du caoutchouc qui donne, en ce moment, tant d'importance à ce minuscule Etat de Libérie.

UNE IDÉE

Guillaume II.

Il est visible qu'une des principales préoccupations de l'Empereur allemand, depuis le jour où fut décidée la participation de l'empire à l'Exposition de 1900, fut d'assurer à cette participation le plus d'intérêt et le plus d'éclat possible d'en faire quelque chose de rare, de frappant, d'exceptionnel.

L'Empereur a désigné lui-même l'état-major de son commissariat. Il a voulu, a-t-on dit, qu'on le tint au courant des moindres négociations engagées; il a suivi très attentivement, et en tous ses détails, la préparation technique de l'entreprise; et quand il s'est agi de faire choix d'un projet de "pavillon", il a lui-même examiné, comparé, discuté les plans et les devis: on sait au quel de ces projets le souverain s'était arrêté. Le pavillon allemand n'affectera aucune similitude extérieure. Il reproduira, par l'architecture et la couleur, une de ces riches maisons bourgeoises des bords du Rhin, d'élégance sobre, mais très caractéristique, qui attirent et amusent, au passage, l'œil du voyageur, avec leurs pignons élancés, les cuivres dorés des tourelles, les briques rouges des toitures, et la discrète polychromie dont s'égayent leurs façades de bois.

C'est une de ces maisons que l'on verra s'élever, l'an prochain, sur les berges de la Seine. Le gros œuvre en est terminé, et l'on s'occupe bientôt d'en aménager l'intérieur. L'Empereur a tenu à donner à ce pavillon une destination spéciale: il a voulu y présenter comme une synthèse des "procédés de culture" intellectuelle et morale allemande.

Tout ce qui se rattache à l'art du livre et aux arts graphiques, notamment, sera réuni là. A côté de cette exposition, une sorte de Musée social s'ouvrira, où seront représentées toutes les œuvres d'initiative privée qui ont pour objet, en Allemagne, l'amélioration du peuple et le bien-être des travailleurs.

D'une part, les œuvres qui ont aidé à l'émancipation et à l'ornement de la pensée; de l'autre, les œuvres qui ont transformé cette pensée en effort vers le bien.

La plus grande salle du rez-de-chaussée sera consacrée à ce musée social. Elle sera placée au-dessus d'un sous-sol élégant s'ouvrant en arcades au ras du fleuve, et où l'exposition des vins allemands sera logée.

Mais c'est plus haut—au premier étage—que l'Empereur a réalisé le plus intéressant, et l'on peut ajouter le plus imprévu de ses projets. Les salons du premier étage seront des salons d'apparat réservés aux réceptions du commissariat allemand. Dans ces salons, Guillaume II a eu l'idée d'instituer une sorte d'annexe de l'Exposition d'art rétrospectif. Le souverain a pensé que les Français étaient, à bon droit, très fiers des richesses artistiques qu'ils montreront à Paris l'an prochain; qu'il était

donc souhaitable qu'ils en eussent à montrer la plus grande quantité possible, et que la meilleure façon dont les hôtes de la France pussent lui payer son hospitalité de demain, c'était peut-être de tirer de leurs propres collections les chefs-d'œuvre français qui s'y trouvent, et de ramener pour six mois ces chefs-d'œuvre dans leur patrie—à côté de ceux qui ne l'ont point quittée....

L'Empereur a donc désigné, dans ses châteaux de Berlin et de Potsdam, un certain nombre de très beaux tableaux destinés à la décoration des trois grands salons du pavillon allemand; ce sont principalement des toiles de Watteau, de Lancret, de Chardin, jadis acquises par Frédéric le Grand.

Le mobilier de ces salons se composait également de tapisseries, meubles ou objets d'art les plus remarquables des trois palais de Potsdam: le Stadtschloss, le nouveau Palais, et Sans-Souci. Tous les éléments de cette décoration ont été empruntés à l'art français; Frédéric avait fait exécuter ce mobilier d'après des modèles et sous la direction d'ouvriers français.

Enfin, l'Empereur a voulu que le cadre de cette exposition d'art fût en harmonie avec le caractère des richesses qu'elle contenait. Les portes, les panneaux et les plafonds du pavillon allemand seront donc dessinés et modelés dans le style du temps. Dans l'une des salles sera restituée un petit format—la fameuse bibliothèque de Frédéric, à Sans-Souci.

Le personnage très haut placé de qui l'on tient ces renseignements, et qui dut être, en cette occasion, l'un des premiers confidentiels de la pensée de son souverain, ajoutait:

«Remarquez que ces objets d'art, ces meubles, ces tableaux, sont des trésors uniques dont l'Empereur, en aucune circonstance, n'eût consenti à se séparer. Mais il n'a pas tenu seulement, en décidant qu'ils figureraient en France en 1900, à l'éclat de cette exposition rétrospective. Il a voulu aussi rendre une sorte d'hommage personnel au goût artistique du grand roi qui avait fait de ces chefs-d'œuvre la parure de sa maison. Il a voulu rappeler le temps l'art allemand était à l'école de l'art français, où l'influence française s'exerçait si heureusement sur toutes les parties de la vie allemande intellectuelle, où les amis du roi de Prusse s'appelaient Voltaire, Maffei, d'Alembert.»

L'initiative de l'Empereur d'Allemagne sera certainement très remarquée et très commentée. Elle est originale. Elle est singulière. Elle témoigne d'un sincère désir de rassurer et de plaire.

Il y aurait mauvaise grâce à n'en être pas très frappé.

AMUSEMENTS

GRAND OPERA HOUSE.

"Under the City Gas Light."

C'est aujourd'hui, en matinée, à 2 heures précises—qu'à nos lecteurs ne l'oublie pas—qu'a lieu au Grand Opera House la première de "Under the City Lamps", ou New York la nuit.

C'est un drame émouvant au premier chef. Le titre seul promet des scènes extrêmement dramatiques, et nous devons ajouter que, au point de vue des sensations vives et parfois terrifiantes, la pièce donne souvent plus que ne promet son titre. M. Farnum a, dans son rôle de

Clay, inspecteur de police, certains passages où il peut déployer tous ses talents d'artiste dramatique. Miss Esther Lyons remplit un rôle qui lui vaudra bien des bravos—celui d'une pauvre fille aveugle odieusement enlevée par une bande de malfaiteurs, puis rendue à sa famille.

Il va sans dire que l'administration du théâtre n'a rien négligé pour donner beaucoup d'éclat à cette série de représentations—costumes riches, mise en scène soignée et très coûteuse; une fontaine électrique même doit lancer l'eau à 20 pieds au-dessus du sol.

Nous pouvons prédire, cette semaine, au Grand Opera House, une série ininterrompue de salles comblées et enthousiastes.

CRESCENT THEATRE.

"The Sporting Duchess"

Au Crescent, ce soir, première représentation de la comédie devenue, depuis quelque temps, si populaire en Angleterre et au Nord de l'Union: "The Sporting Duchess".

La scène la plus intéressante de la pièce se passe sur le turf. Le tout est suivi d'un bal où sont groupés une foule de personnages appartenant à toutes les nationalités. Ainsi a-t-il été étonnante variété de costumes de toutes les parties du monde.

"The Sporting Duchess" a remporté un succès fou à New York. La pièce y a été jouée plus de 300 fois de suite.

Le principal rôle est rempli par Miss Annie Allt, et elle est entourée d'une foule de jolies femmes et d'excellentes actrices, telles que Agnes Proctor, Ch. Severance, qui viennent pour compléter le tableau, MM. Maurice Drew, Matthews, J. Daily et Wm Parker.

THEATRE TULANE.

C'est au tour du Tulane de nous donner, cette semaine, une série de représentations amusantes, avec Roland Reed dans le rôle principal. La pièce est fort connue à la Nouvelle-Orléans—"His Father's Boy"—le fils de son père.

Rien d'attachant comme le titre de cette pièce, et il tient certainement plus qu'il ne promet. L'auteur ne fat-il pas toujours à la hauteur du sujet qu'il traite, que l'acteur saurait suppléer à ce qui manquerait à l'auteur.

M. Roland Reed est, comme on le sait, un de nos acteurs les plus aimés du public. Le voilà lancé dans une voie tout-à-fait nouvelle pour lui.

Nous lui prédisons un succès que nous serons heureux de constater dans notre prochain numéro.

Le Cirque des Frères Ringling.

Bonne nouvelle pour les amateurs de Cirque et de Sport. Lundi prochain, 20 novembre, nous arrive la grande compagnie de cirque des Frères Ringling. C'est, tout à la fois, un cirque, une ménagerie et un hippodrome. La compagnie a obtenu de grands succès la saison dernière. Cette fois, elle nous revient, encore agrandie et perfectionnée. Elle contient des acrobates, des gymnastes, des écuyers, des trapèzes de premier ordre—en tout trois cents personnes, dont il nous faudrait citer les noms pour donner à notre lecteur une idée assez juste de la valeur de cette colossale entreprise.

Comme spectacle, on nous annonce un magnifique cortège intitulé "The Last Days of the Century" que tous les amateurs voudront voir.

Da reste, le cirque Ringling ouvrira sa série de représentations par une parade où figureront tous ses artistes, tous ses chevaux et tous les animaux rares, qui composent sa ménagerie.

Salle Tulane

Séance d'escrime.

Nous avons le plaisir d'annoncer qu'il y aura samedi prochain, 18 novembre, à 8 heures et demie du soir, salle Tulane, une grande séance d'escrime où figureront les meilleurs tireurs amateurs de notre ville.

Plusieurs assauts y seront donnés: Au fleuret—Par le Prof. Ch. Payotte et M. Schmutz. A l'épée de combat—Par le Prof. Payotte et M. E. Rivoire. Au sabre—Par le Prof. Payotte et le Dr J. Moore Sohier.

On nous promet également des assauts de boxe, de chausson, de canne et de bâton.

Les membres du S. A. C., du Y. M. G. C. et des Clubs de Boston, de Plowrick, des Eches, de la Presse seront admis sur présentation de leur carte.

Cette intéressante représentation attirera évidemment la foule des amateurs de sport, si nombreux à la Nouvelle-Orléans.

L'ENTREVUE DES DEUX EMPEREURS.

Berlin, Allemagne, 11 novembre.—Le règlement de la question de Samoa est longtemps attendu et la visite du Tsar à l'Empereur Guillaume, à Potsdam, sont deux événements qui ont rempli de joie les cœurs allemands, car ils sont interprétés comme favorables à l'empire et au gouvernement.

Les journaux avaient fait tout en leur pouvoir pour assurer le Tsar d'une réception cordiale. Le correspondant de la Presse Associée apprend d'un témoin oculaire que l'empereur et l'impératrice d'Allemagne ont fait l'accueil le plus cordial à leurs hôtes, qui ont montré en retour la plus grande cordialité.

La presse s'est étendue spécialement sur le fait que le Tsar et l'empereur Guillaume ont constamment fait des efforts pour le maintien de la paix, ajoutant que la présence du Tsar à Potsdam le veille du départ de l'empereur Guillaume pour l'Angleterre, quand l'Allemagne vient d'arriver à une entente amicale avec cette puissance au sujet de la politique coloniale, équivaut à une garantie supplémentaire de paix.

Après le départ du Tsar les journaux ont fait les suppositions les plus extraordinaires sur ce que les souverains avaient convenu, spécialement durant les dix minutes de conversation en tête à tête dans le musée de l'empereur Frédéric II, avec les portes fermées. Le calme solennel n'était troublé que par la lumière de deux grands cierges placés sur l'autel de la chapelle voisine.

Quelques journaux sont allés jusqu'à rapporter les paroles exactes échangées entre les deux monarques durant ces dix minutes.

Le correspondant de la Presse Associée apprend d'excellentes sources qu'après une prière à voix basse devant la tombe de l'empereur Frédéric des deux empereurs se sont silencieusement serré la main et ont quitté le musée.

A dîner, auquel assistaient le comte Mourvill, le comte Von Buelow et le prince de Hohenzollern, il y eut un échange imprévu d'idées sur la situation politique. Il faut se rappeler que l'empereur n'a plus confiance au Français depuis que M. Bourgeois, en 1896, quand le télégramme au président Kruger avait rendu furieux

les Anglais, a saisi l'occasion de pousser les intérêts de la France dans la direction d'un projet revanche.

Quoiqu'aucune entente n'ait été conclue, il existe une identité d'opinion sur la politique à suivre en Chine, dans le sud de l'Afrique, dans les Balkans, en Grèce et ailleurs.

Le correspondant apprend aussi que le Tsar et l'empereur Guillaume ont causé sans formalités, au cours de la journée, de nombreuses questions dont s'occupent probablement la Russie et l'Allemagne prochainement, y compris le renouvellement du traité de commerce entre les deux nations.

Les deux monarques se sont séparés sûrs de leurs intentions amicales et pacifiques réciproques.

En somme, apprend de bonne source le correspondant de la Presse Associée, la visite du Tsar a fait beaucoup de bien. Il est parti avec la conviction que la Russie et l'Allemagne peuvent vivre en bons termes, même si cette dernière améliore ses relations avec la Grande-Bretagne.

Bulletins de guerre.

Londres, 11 novembre.—Il est officiellement annoncé que le transport Hawarden Castle est arrivé à Captown avec 1,010 hommes.

Durban, Natal, 8 novembre.—Les navires de guerre ont été envoyés à terre une brigade navale et vingt canons pour la défense de la ville. La brigade a traversé la ville au milieu du plus grand enthousiasme.

Londres, 11 novembre.—Le ministre de la guerre a reçu du général Buller la dépêche suivante envoyée de Captown cette après-midi: Comme suite à ma dépêche du 10, j'annonce que le colonel Gough, avec deux escadrons du dixième hussards, une batterie d'artillerie de campagne et une compagnie et demi d'infanterie montée, a rencontré environ sept cents Boers avec un canon établis sur une position située à neuf milles de Belmont. Il a attaqué l'ennemi avec son artillerie et a envoyé l'infanterie montée sur le flanc gauche pour découvrir le laager des Boers.

C'est dans cet engagement qu'ont été faites les pertes rapportées hier. Après trois heures de combat le colonel Gough est rentré au camp. On annonce la mort du lieutenant Nood.

Captown, 8 novembre, soir.—Des dépêches de Kimberley annoncent que la ville a été vigoureusement attaquée à deux points. Un Anglais et six Boers ont été tués. On croit que des forces nombreuses cercent la ville.

La Hollande dans la Confédération Germanique. Berlin, Allemagne, 11 novembre.—Durant la visite récente de la reine de Hollande à Berlin, l'idée de faire des Pays-Bas une partie de l'empire d'Allemagne, dans des conditions semblables à celles de la Bavière, a été discutée, et M. de Beaufort, ministre des affaires étrangères de Hollande, a laissé à l'empereur un travail à ce sujet.

Quoique rien n'ait été fait, une entente est dans les limites du possible. Le projet d'une entente douanière entre les Pays-Bas et l'Allemagne est toujours très discuté dans les journaux, et l'espoir qu'elle se réalisera est généralement exprimé.

La Noël n'est pas bien loin, pour qui ne pas vaude quelques heures avec un cadeau, surtout quand vous pouvez le faire sans dépenser un sou. Commencez tout de suite à demander des Papiers Trading Stamps et vous verrez comme vos livres seront rapidement remplis.

Le schooner William Bird. Charleston, Caroline du Sud, 11 novembre.—Le schooner William Bird, qui s'est perdu près du banc de sable de Frying Pan le 30 octobre, dont deux membres de l'équipage ont été seuls sauvés, était parti de Charleston le 29 octobre avec une cargaison de bois de construction. Il jaugeait 768 tonneaux et avait été construit à Camden, New Jersey. P. B. Reed, de Philadelphie, en était l'armateur.

Guerre entre l'empereur et le conseil municipal de Berlin. Berlin, Allemagne, 11 novembre.—L'empereur est déterminé à combattre le conseil municipal de Berlin qui a refusé de lui permettre de faire construire une terrasse de douze pieds de largeur tout autour du Palais de Berlin, en rasant des maisons pour exécuter le projet. Tout espoir d'une entente a disparu cette semaine par l'élection d'une autre douzaine de socialistes au conseil municipal, et l'empereur a fait appeler le professeur Zorn et lui a ordonné de préparer un bref à cet égard.

Le départ de Lennox pour Manille. Portland, Oregon, 11 novembre.—Le transport Lennox est parti hier pour Manille avec 500 chevaux et mulets pour l'armée.

Marchés divers. Paris, 11 novembre.—La rente trois pour cent est cotée à 100 francs 20 centimes. Londres, 11 novembre.—Consolidés au comptant, 103 9/16; à terme 103 1/4. Liverpool, 11 novembre.—Coton spot, demande modérée; prix 1/84 plus bas.

Etat du vice-président Hobart. Paterson, N. J. 11 novembre.—Le vice-président Hobart a passé une bonne nuit, très confortablement. Hier, il a pu rester assis une grande partie de l'après-midi. On lui a permis même pour la première fois de parcourir les journaux.

American middling fair 4 7/16; good middling 4 7/32; middling 4 1/16; low middling 4 7/64; good ordinary 3 11/16; ordinary 3 1/2. Ventes 8,000 balles, dont 500 pour la spéculation et l'exportation y compris 6,700 balles coton américain. Recettes 27,200 balles, balles-coton américain. Futurs—calmes à l'ouverture et stables à la clôture. American middling 1 m. c; novembre 3.62; décembre et décembre 3.61; janvier et janvier 3.60; février et février 3.59; février et mars 3.58; mars et avril 3.58; avril et mai 3.58; mai et juin 3.57; juin et juillet 3.57; juillet et août 3.57; août et septembre 3.55; septembre et octobre 3.55.

New York, 11 novembre.—Coton spot—calme à la clôture. Middling uplands 7 5/8; middling Gulf 7 7/8. Ventes 802 balles. New York, 11 novembre.—Futurs stables à la clôture. Novembre 729; décembre 729; janvier 733; février 735; mars 739; avril 741; mai 743; juin 744; juillet 746; août 743; septembre 703; octobre 695.

Bureau météorologique. Washington, 11 novembre.—Indications pour la Louisiane—Temps beau dimanche et lundi; vents variables.

Chin Pimples. (BOUBONS AU MENTON) sont toujours dans le danger. Ils disparaissent rapidement sous un traitement de bon sens. L'ONGUENT DE CHIN PIMPLES est un spécifique pour les boutons, boutons, dartres, eczémas et tous décolorés de la peau. 50c la boîte. LE HAVON DE HERMÈS. Décoloré les pores, rend la peau saine, fine et blanche. Prix 25 cent. Exhortation chez JOHNSON, BOLLOWAY & CO. Philadé., Pa.

Au Port. San Francisco, Californie, 11 novembre.—Le voilier Cyrus Wakefield, pour lequel une prime de vingt pour cent a été payée il y a quelques jours, est arrivé aujourd'hui à San Francisco de New York, après un voyage de deux cent vingt et un jours.

Incendie. Un feu, d'origine inconnue, a pris naissance hier, après-midi, vers six heures, dans une bâtisse, rue Clarendon, appartenant à Mme Marie Baisner, et occupée par Annie Brown. Les flammes qui ont causé des dommages d'environ \$25 ont été éteintes par les pompiers du voisinage.

Accident. Geo. R. Baer, un gamin de 11 ans, a été victime d'un accident. Il jouait l'avant-dernière soirée à l'angle des rues Alix et Powder à Alger, lorsqu'il est tombé d'une hauteur de six pieds et s'est fracturé le crâne. Il a été aussitôt transporté chez ses parents, rue Alix 147, où il expire quelques heures plus tard.

Prenez un téléphone à l'essai. Nous avons des téléphones bon marché. Nous avons des téléphones bon marché.

Prenez un téléphone à l'essai. Nous avons des téléphones bon marché. Nous avons des téléphones bon marché.

Prenez un téléphone à l'essai. Nous avons des téléphones bon marché. Nous avons des téléphones bon marché.

Prenez un téléphone à l'essai. Nous avons des téléphones bon marché. Nous avons des téléphones bon marché.

Prenez un téléphone à l'essai. Nous avons des téléphones bon marché. Nous avons des téléphones bon marché.

Prenez un téléphone à l'essai. Nous avons des téléphones bon marché. Nous avons des téléphones bon marché.

Prenez un téléphone à l'essai. Nous avons des téléphones bon marché. Nous avons des téléphones bon marché.

Prenez un téléphone à l'essai. Nous avons des téléphones bon marché. Nous avons des téléphones bon marché.

Prenez un téléphone à l'essai. Nous avons des téléphones bon marché. Nous avons des téléphones bon marché.

Prenez un téléphone à l'essai. Nous avons des téléphones bon marché. Nous avons des téléphones bon marché.

Prenez un téléphone à l'essai. Nous avons des téléphones bon marché. Nous avons des téléphones bon marché.

Prenez un téléphone à l'essai. Nous avons des téléphones bon marché. Nous avons des téléphones bon marché.

Prenez un téléphone à l'essai. Nous avons des téléphones bon marché. Nous avons des téléphones bon marché.

Prenez un téléphone à l'essai. Nous avons des téléphones bon marché. Nous avons des téléphones bon marché.

longement réfléchi, se sentant bien qu'il allait livrer le dernier combat.

Il resta longtemps assis sur le canapé de la salle d'armes sur laquelle s'ouvrait la porte du réduit converti en chambre à coucher pour la prisonnière.

Ce fut une pendule en sonnant sept heures qui le tira de ses réflexions.

—Allons, dit-il, le temps d'agir est venu.

Cependant une inquiétude le prit: depuis qu'il était là il n'avait entendu aucun bruit.... Il appliqua longuement son oreille à la porte de la pièce où devait se trouver la jeune fille, et eut un geste d'épouvante!

Le silence le plus profond régnait tant dans la petite chambre que dans l'atelier.

Marie se serait-elle enfuie? On aurait-elle succombé? L'idée d'un suicide traversa le pensée du misérable.

N'osant plus entrer, il chercha à voir et n'ait parvenu à jeter un coup d'œil à travers le trou de la serrure.

Il eut un soupir de soulagement. Juste en face de la porte, tendue sur un fauteuil, la pauvre Marie dormait, écorchée par la fatigue, les émotions et sans doute la faim, car les aliments mis à sa disposition semblaient intacts.

Davarger se sentit profondément ému en voyant, sous ce

fort de la respiration, se soulever la gracieuse poitrine de sa prisonnière!

La pose abandonnée de Marie était pleine de charme, de chasteté, de pudeur.

Le misérable n'osa pas troubler son sommeil et s'étendit sur un sofa disposé le long du mur de la salle d'armes.

—Attendons, se dit-il, cherchant dans sa tête enlevée comment il allait mettre à exécution la résolution à laquelle il s'était arrêté.

Au bout d'une demi-heure, un mouvement dans la chambre voisine attira son attention.... La nuit était presque tombée et Marie éveillée cherchait en tâtonnant des allumettes pour allumer les bougies qui restaient dans les candélabres de l'atelier.... Cette pièce était, on s'en souvient, contiguë à la chambre qui lui avait été attribuée, laquelle séparait en temps ordinaire la salle d'armes du grand atelier vif.

Davarger ouvrit la porte de communication qu'il tira simplement derrière lui et s'avança vers la jeune fille.

Marie ne put s'empêcher de pousser un cri de terreur, mais Davarger faisant craquer une allumette lui dit sur un ton narquois:

—Permettez, mademoiselle, que je fasse cesser l'obscurité qui règne ici, elle m'empêche de vous admirer.

—Et moi elle m'évite l'horreur de vos yeux, répliqua Marie.

—Oh! oh! je constate que les vingt-quatre heures passées sous mon toit ne vous ont pas encore calmée, ma belle, mais j'espère que cela viendra, et je continue à croire que lorsque je vous rendrai à M. Delvourc en lui annonçant que nous ne nous sommes pas quittés durant ce laps de temps, vous l'aimerez sans doute encore, mais que lui hésitera à vous donner son nom....

—Lâche imposteur, s'écria la séquestrée que la colère rendait plus séduisante encore. Pierre me croira et châtiera votre insolence, votre indignité!

—Vous pensez ainsi, naïve enfant!

—Oui certes, entre votre parole et la mienne, pourrait-il hésiter!

—Alors, vous croyez, la belle, qu'il vous sera possible de lever ainsi fièrement la tête lorsque les portes de cette maison s'ouvriront devant vous! Vous me prendriez pour un imbécile!....

—Que voulez-vous dire, monsieur? s'écria avec effroi la pauvre petite.

Davarger est un ricanement atroce.

—Je ne vous laisserai pas épouser celui que vous aimez et qui vous aime!

—Auriez-vous la prétention de me le retenir indéfiniment ici? dit anxieusement Marie, passant de la colère à la frayeur, et

essayant de faire bonne contenance, quoiqu'elle sentit ses larmes prêtes à la trahir....

—Je ne sais ce que je ferai, mais ce qu'il y a de certain, c'est que je préférerais vous tuer plutôt que de vous voir à un autre; rugit tout à coup Davarger en s'avancant vers la jeune fille.

Dans les yeux de son géolier, l'infortunée vit s'allumer de sinistres lueurs.... La rage et la passion exaspéraient le misérable.

La menace de mort n'avait pas effrayé Marie. Si Davarger se fût avancé vers elle avec une arme, elle n'aurait pas faibli; mais la malheureuse devait quelque chose de pire que la mort dans le regard du viveur; elle eut peur....

Tournant autour d'une vaste table, elle évita l'étreinte du misérable et poussa un cri de terreur.

—Ah! ah! tu as enfin peur, ma belle, dit Davarger d'une voix rauque, continuant sa poursuite en contournant la table; si tu ne m'aimes pas, tu me crains! Marie, d'un saut, tourna du côté opposé, et avec une présence d'esprit extraordinaire, lança un tab